

Marina Salzmänn

Entre deux

et autres nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ
D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES PAR
LA PUBLICATION DU PRÉSENT OUVRAGE
A BÉNÉFICIÉ D'UN SOUTIEN DE LA FONDATION LEENAARDS
ET DU SOUTIEN SUIVANT :



«ENTRE DEUX »,
TROIS CENT VINGT-DEUXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING
ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PEINTURE DE COUVERTURE : SIMONETTA MARTINI,
« VISIONS OF JOHANNA », DÉTAIL
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-323-9
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2012 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

LES ROBES

LA CAFÉTÉRIA du centre sportif se trouve au beau milieu des champs. Le ciel est gris. Assise sur l'une des chaises en plastique de la terrasse, Mo m'attend. Elle désigne le terrain de foot en souriant. Tu vois ? dit-elle. Et je vois le Temps debout, sur la pointe des pieds, à la place du gardien de but. Il a les bras levés. S'il se prend les pieds dans la pelouse, il pleuvra, rit Mo.

On reste un peu à le contempler. Une corneille traverse le stade comme un jouet qu'on aurait remonté avec une clé. Elle s'approche et nous regarde. Mo lui demande :

— Une annonce pour moi ?

En arrière-plan, le Temps tient toujours la pose. La corneille fait trois pas de côté en penchant la tête.

— T'es sûre que t'as rien ? Mon nom est Mo...

Elle parle trop fort sur la terrasse, comme font les fous, mais elle est folle, alors même si ça me gêne, je ne dis rien.

La corneille part à tire-d'ailes sans avoir pipé.
Mo me regarde :
C'était pas pour moi.
N'a pas l'air convaincue.

Le centre sportif a été transformé pour la soirée en cercle littéraire. Les gens arrivent pour y lire des textes comme leur ombre jetée devant eux. Quelque chose tremble dans l'écart entre le visage et le papier. Me tenant pour une auteure sérieuse, je vais lire aussi. Quand c'est mon tour, je monte les deux marches et m'installe à la table.

« Je suis ici pour vous lire un texte dans ce centre transformé pour l'occasion en cercle. J'ai un personnage. Je ne sais pas quelle histoire est racontée. Mo semble avoir une robe en poussière rose. Mo commença comme simple personnage de fiction. Elle pouvait être le fil d'une trame narrative lisible, qui aurait pu s'entremêler avec d'autres fils, d'autres personnages. Mais le fil se casse si souvent, que j'ai parfois peur que ma voix principale n'ose plus rien dire ou finisse aphone. Car Mo joue trop de rôles. Elle ne veut pas se conformer. Elle semble avoir le don d'ubiquité. Qu'elle devienne complètement folle, voilà ce que je crains. Tout à l'heure, elle était là, vous avez dû la remarquer, cette robe impossible, aucun bruit quand elle marche, comme ces oiseaux qui ont de longues pattes. Puis elle a disparu. Mo disparaît et réapparaît quand elle veut. Elle me suit. Elle va où je vais. Vérifie. Veut voir si elle voit comme moi. Ment tout le temps. Une voleuse, aussi. Prend les mots dans la bouche des autres, copie leurs

vêtements. Par métier, elle coud des costumes de théâtre.

Parfois elle me quitte. La suite pourrait être un voyage en Italie. Dans les pinacothèques se pressent les Vierges à l'enfant vivant, les Vierges à l'enfant mort, les Miséricordes dans leur grand manteau bleu. Mo se tient devant les Christ en Croix, les dépositions et les gardes qui gueulent des *porco dio* en arrachant les clous. Parfois l'échelle vacille et le corps du Christ se renverse comme le ferait le ciel sur les têtes s'il n'y avait pas les arbres pour le soutenir. »

Dès que j'en ai terminé au bureau, je rentre chez moi. J'ai deux bonnes heures avant le retour des enfants. Je laisse tout en plan pour me précipiter dans la chambre aux volets toujours clos, le lit jamais refait. Immédiatement, je me couche et m'endors. Dès que possible, quelle que soit l'heure, je dors. Dans le désordre, le bruit du trafic, la lessive à ranger qui prend la moitié du lit. Ma fatigue est sans limites. C'est comme si quelque chose était en attente, une histoire qui ne peut se raconter et qui pèse de plus en plus. Je tombe dans mon lit comme une pierre au fond de l'eau, une pierre qui à son tour contiendrait une pierre. L'histoire ne se raconte pas, mais se dépose au fond. J'éprouve un soulagement trompeur : des éléments s'ajoutent, tombés des rêves, et l'histoire s'alourdit de plus en plus. Plus je dors, plus j'ai besoin de sommeil.

Ma réserve de fatigue est peut-être aussi un héritage. Mon père et le père de mon père

dormaient comme moi de longues nuits, et, quand ils le pouvaient, des après-midi entiers. Ils tâchaient sans doute d'en finir avec un épuisement millénaire. De génération en génération, ces montagnards avaient lutté pour survivre. Jambes douloureuses à force de peiner sur les pentes, reins cassés par la charge du sel, blessures de guerres... Fatigue de l'alcool aussi, et celle de donner et de recevoir des coups. Le père du père et le père sont morts maintenant. Libérés de leur tâche. À moi de poursuivre. Je sommeille à leur place. Je ne crois pas qu'ils dorment, dans l'éternité. Là où il n'y a plus de réveil, il ne peut y avoir de repos.

Un jour, au bord du lac Noir dont l'eau est si noire que l'on se croirait au bord d'un grand trou, nous nous étions endormis, l'aïeul et moi, sur l'herbe rase et sans arbres, avec le ciel gris pour seule couverture. Et je me demande si ce jour-là, nous n'avons pas essayé d'amortir, ensemble, une petite part de cette immense dette de fatigue.

L'odeur de l'oreiller réveille Mo. Elle tourne la tête pour ne pas voir le visage de l'homme car il a ôté ses dents, ça fait un trou noir au milieu de sa figure. Elle préfère regarder le campanile rayé par la fenêtre. L'homme et Mo font l'amour pendant que les oiseaux se chamaillent sous les toits. Une corde s'est matérialisée au milieu du corps de Mo. Elle vibre dans sa longueur. Mo est suspendue, traversée par la corde entrée par sa bouche. Comme une cloche, elle oscille au bout de cette corde. Dehors, cela fait un ramdam pas possible. Puis ça

s'éparpille. Cinglés de piafs. Puis, Mo enfle la robe qu'Anna portait au bal de Moscou et s'en va en voiture vers la mer.

En voiture vers la mer, le paysage entre par les fenêtres baissées. Les ocre plaines entrent, les paille, puis les tournesol. Puis, les forêts caressent les joues et se mêlent aux cheveux. Le chant des grillons grimpe en volume dans les virages et tout est remué. La radio est allumée. La voix du chanteur mort vient du noir, par-delà le treillis qui, pour l'instant, nous empêche de tomber du monde. Il est tôt, et Mo se gare facilement sur le littoral. Le soleil, encore couché, lève juste un peu la tête. Elle ôte sa robe et nage dans une saumure d'or. La plage de sable est bordée de buissons bas sous lesquels serpente un ruban d'ombre. Plus loin, les pins parasols portent le ciel, leurs frondaisons ouvertes comme des paumes. Les rares baigneurs ont dans l'eau un reflet comme une longue traîne que le moindre mouvement décompose.

Si elle continuait le long de la plage et dépassait le port de plaisance, elle verrait les tombes étrusques.

Le soleil a sorti ses épaules, il s'accoude sur le bleu.

À la buvette de la plage, le jeune homme au comptoir met des disques de jazz. Quelques touristes commentent le trajet et l'état des routes, la température qui va encore monter, la beauté du bourg voisin où ils ont trouvé un hôtel. Le soir, c'est typique, les grands-mères prennent le frais dans la rue, disent-ils.

Le soir, les grands-mères prennent le frais, identiques aux grands-mères de nos grands-mères, pense Mo. Leur costume est une robe noire en dessous des genoux. Elles ont un chignon maigre et gris en été, un fichu noué sous le menton en hiver. Il y a des outils de jardin, des recettes de poison et de confiture dans leurs conversations. Quand elles parlent, leurs mains bougent. Leurs gestes étroits se souviennent d'accouchements et de toilettes mortuaires. Dans leurs doigts remue la mémoire des rosaires.

Le soleil est debout sur l'eau dans sa grande cape quand Mo quitte la plage. Elle a pris la petite route de campagne qui monte vers le bourg en tournant autour de la colline. Les hommes du bourg sont vieux. Ils sont assis devant le bar sur des chaises jaunes. Ils occupent toute la largeur du trottoir sur le chemin de ronde. Ils tournent le dos aux jardins cultivés en terrasse. Le paysage ondule sous la chaleur. Ils ont avalé un café au comptoir en arrivant. Ensuite, ils restent là tout l'après-midi. Lorsque passe une femme, l'un entonne une chanson incompréhensible et ils regardent la femme. Un saint chevalier a vécu ici il y a neuf siècles.

Les femmes sont vieilles. La rue des femmes coupe le bourg en diagonale. Elle s'enfonce en biais comme une ride au coin d'une bouche. Des plantes en pot sont disposées le long des murs des maisons. Les robes des vieilles femmes ne sont pas noires. Elles portent des imprimés fleuris. Les cheveux des femmes sont courts. Ils sont ondulés et roux. Elles se tiennent dans les flaques d'ombre qui coulent des maisons. À côté des chaises pliantes il y a des bouteilles de Fanta.

Celle qui a une robe couverte de coquelicots indique à Mo une direction. Mo emprunte la ruelle. Les coquelicots de la robe ont la tête en bas. On dirait qu'ils ont poussé à l'envers. Après plusieurs guerres, le chevalier écoeuré a planté son épée dans un rocher. Il n'a plus quitté la colline et l'épée. C'était un miracle. Personne n'a pu décoincer l'arme dont la garde était devenue une croix sur un Golgotha miniature. Le larron qui a essayé, il a eu les mains coupées. Mo soulève doucement le rideau noir qui recouvre une boîte en verre et voit les mains du larron. Elle ne reste pas. Elle caresse un chat noir devant la porte. La fourrure du chat est rêche. Ses yeux suintent. La ruelle débouche sur le chemin de ronde. Mo est bien embêtée de devoir passer une deuxième fois devant les hommes. Ils sourient en montrant l'intérieur de leur bouche. Elle croit entendre son nom dans la chanson. Elle revient dans la rue qui est comme une ride. Elle sourit aux coquelicots, les dépasse, continue. Une femme parsemée de myosotis montre un escalier blanc. Les myosotis n'ont pas de tiges. On dirait qu'ils pleuvent. La femme ne dit rien et Mo n'a rien demandé. Elle monte les marches, entre dans la maison natale du chevalier. Les toiles d'araignées font des rideaux aux fenêtres. Les murs sont du même bleu que le manteau de la Vierge, mais le sol est un damier. Elle ne reste pas longtemps. En sortant de la maison, elle finit de gravir les marches et se retrouve sur le chemin de ronde, pile devant le chanteur et ses amis qui, cette fois, reprennent en chœur. La mélopée couvre le bruit des machines à sous qui vient de l'intérieur. Mo tourne derrière la

coopérative et reprend la ride. Elle sourit aux coquelicots, aux myosotis, les dépasse, continue. Une femme qui a des dahlias lui indique une direction avec son menton. Les dahlias sont de toutes tailles, ils se bousculent sur la robe comme pour mieux voir. Les plus petits ont réussi à rouler au premier rang. Mo passe le pont de pierre. Dans l'église, une niche est illuminée. À l'intérieur d'une boule métallique moderniste, on a ménagé quelques meurtrières par lesquelles Mo distingue la tête du chevalier mort. Mo se demande où se trouve le reste du corps dont on ne montre que la tête.

Je me suis réveillée en sursaut. Il y avait une petite lumière dans le noir, à quelque vingt centimètres du plancher. Elle venait d'une fenêtre minuscule. Je me suis mise à genoux pour regarder à travers la vitre et j'ai reconnu la chambre éclairée de l'Hôtel du Soleil. Elle était toute rapetissée par la distance des années. Comme pour entendre la mer dans un coquillage, j'ai approché l'oreille de l'ouverture.

J'ai entendu les pas fatigués du grand-père. Il traîne un peu les pieds en marchant.

Il siffle toujours le même air folklorique. Rien ne l'a autant marqué par la suite que cette mélodie, sans doute, puisqu'il la siffle dans ses vieux jours à l'exclusion de toute autre.

Je regrette de ne lui avoir jamais demandé le titre de la chanson.

Était-ce un appel par lequel les bergers se hélaien dans les montagnes ? Une berceuse que lui chantait sa mère ? Un air de danse ?

Une fois, à la fin de sa vie, il a rêvé d'une jeune fille du bal, dont il avait été amoureux, il me l'a dit. Et il a ajouté qu'elle devait certainement être morte.

Marchait-il ainsi en long et en large, traînant les pieds et sifflotant sans cesse parce qu'il espérait mes questions ?

J'éloigne mon oreille de la petite fenêtre, pour y coller mes lèvres et prononcer : C'était quoi, ta chanson ?

On dirait que l'Hôtel du Soleil, un bâtiment de cinq étages, est devenu une maison de poupées avec le temps. J'attends toujours ma réponse, mais il est vrai que la vitesse du son est bien inférieure à celle de la lumière.

Je me penche et j'attends.

Mais je n'entends jamais que le pas traînant du vieux et son refrain comme un disque rayé.

Au centre-ville, je retrouve Mo. Elle me raconte son séjour en Toscane, son pays d'origine. Elle a coupé ses cheveux. Contente mais un peu incertaine, elle se regarde dans les vitrines. Elle tord ses mèches en tournant les doigts sur sa tête. Quand elle ferme les yeux, elle se voit avec sa nouvelle coupe comme si une photo d'identité était posée sur le fond noir à l'intérieur de son front. Elle prétend que pour s'habituer, son esprit a punaisé sa nouvelle tête à l'intérieur de sa nouvelle tête. Malgré les dédoublements et les bougés, Mo se rattrape toujours. Elle m'accompagne au

supermarché. Tout de suite, elle croise madame Crispin qui s'apprête à prendre le tapis roulant. Elle lui crie :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

Madame Crispin dit qu'elle aussi, à l'âge de Mo, a coupé ses longs cheveux. C'est quand sa sœur est tombée malade. Pour ne plus s'occuper de ses cheveux, mais seulement de sa sœur. Avec la chimio, la sœur a perdu ses cheveux. Et même lorsqu'elle est morte, madame Crispin a conservé ses cheveux courts, des cheveux très bruns et très courts, sans mèches ni fantaisie, et qui ont l'air brodés sur la tête de madame Crispin, une tête immuable et entièrement contenue en elle-même, sans aucune prolongation ou projection au-dehors, pas même une petite frange pour balayer le coin de son œil, brun lui aussi, madame Crispin étant entièrement ton sur ton. Quand nous la quittons, Mo oublie vite madame Crispin et son drame. Demain, elle verra l'homme qu'elle aime. Ce sera comme de frotter la vie avec un chiffon doux pour la faire briller.

Comme elle, pour croire que j'existe, j'ai besoin d'un reflet ou d'une ombre ou d'un autre être qui soit un peu comme cette ombre, ou ce reflet. Pour croire qu'un autre existe, il me suffit d'un geste, dont je puisse imaginer au moins deux étapes, aux fins d'une reconstitution. Cette reconstitution ne sera pas seulement celle du geste, mais celle de l'être entier.

Le goutte-à-goutte du robinet dans l'évier rappelle le tic-tac de la pendule chez le vieux, comme

si le temps traversait la maison sans rien déranger. C'est peut-être ça qu'il aimait, cet accompagnement sonore fait au passage de la lumière, à la fois marche funèbre et éternel retour. Tous les jours, il remontait l'horloge pour entendre le chant du temps, et le chant lui disait qu'il était toujours là. Et, à chaque coup du balancier, il le constatait, il était toujours là. Le vieux traînait les pieds du fauteuil au frigo en faisant un contrepoint au tic-tac avec ses pantoufles. Les gouttes tombent avec régularité. J'entre dans leur petit bruit comme une vieille. Seb est scotché lui aussi. On écoute au lieu de parler. On est engoncé dans le tic-tac. On se souvient du grand-père. On ne craque pas. Mais Doug se lève brusquement et va resserrer le robinet.

Alors je dis que j'aimerais avoir un réveil dont l'alarme fonctionne progressivement, d'abord une lumière ténue, puis des gazouillis.

Seb voudrait un robot, il l'appellerait Robert, le robot ferait ses devoirs à sa place. Puis on le fait taire car il devient gore quand il raconte les tortures qu'il infligerait au robot.

Doug serait content de trouver une petite caméra à accrocher au cou du chat. Et voir de cette hauteur les fleurs, la fuite d'une souris, les gens des pieds aux genoux.

Doug et Seb sont allés à l'entraînement de foot au centre sportif. L'eau goutte à nouveau. Je ne suis pas encore vieille. Mo est entrée sans que je la voie. Elle est accroupie sur le plancher. Elle sort d'un

grand sac la robe d'Yvonne à l'Hostal y Restaurante El Popo après la corrida. Elle choisit une aiguille et tâche de faire passer par le chas l'extrémité mouillée de salive d'un fil marron.

On parle de la vie quand on sera vieilles. On se demande avec qui on passera du temps, assises dans un fauteuil. Mo s'imagine avec Jean. Faut dire que Jean est plus jeune qu'elle, mais légèrement plus jeune, donc il sera quand même vieux en même temps, tandis que Paul, qui a vingt ans de plus, sera déjà mort, surtout si elle arrive très très vieille. Donc, il lui restera Jean et il lui restera moi.

À ce moment de notre discussion, je n'imagine pas encore trop ma vieillesse, j'ai un peu peur, alors elle continue à parler.

Donc elle s'imagine avec Jean. Ils sont dans le jardin de l'hospice. Ils regardent ensemble les choses qui les entourent, les petites choses, les proches, les autres aussi, dans leur perspective, qu'ils commentent. Si l'un d'entre eux arrive encore bien à se baisser, elle ou lui ramasse une feuille de chêne par terre. Ils examinent ses taches pourpres. Une maladie embellit la feuille. Avec Jean, ils ne parleront que de choses comme celle-ci. La forme d'un nuage, d'une pierre, d'une branche. Ça les ramènera à tous ces feuillages au-dessus de leur tête quand autrefois ils se couchaient sous des arbres en été. Ils se souviendront de toutes ces formes d'autrefois, le saule qui renfermait une danseuse, on voyait les efforts désespérés qu'elle faisait sous l'écorce, pour se libérer. Ils se souviendront aussi de la forêt, de sa barbarie sans angles droits. Ils se souviendront de tout, puis ils verront les

nouvelles formes, les nouveaux personnages enchevêtrés dans les branches, ceux dont Mo ne peut encore avoir aucune idée aujourd'hui. Le futur sera ainsi, si l'on arrive à lever la tête, si l'on parvient à s'allonger sur l'herbe, si l'on adresse une demande spéciale à la direction, suivie d'un recours en haut lieu pour avoir un lit dehors. Si l'on accepte les excentricités des vieillards dans les maisons de repos.

Mais le vieux Jean devient de plus en plus imaginaire et finit par se dissoudre. Mo change de sujet.

— Quand tu seras une petite vieille, tu seras une méchante petite vieille. Si on te sert une soupe bouillante, tu la jetteras par terre.

Je ne vais pas la rater.

— Toi, tu seras une de ces vieillardes gémissantes, tu diras : Que j'ai mal dormi. Non, je n'ai pas faim. Laissez-moi.

Je lui ai fait une espèce de petite voix cassée et plaintive. Elle rit. J'ajoute.

— On invitera du monde dans notre maison de vieux. Je leur réciterai des poèmes.

— Ah bon ! Comment ça, « notre maison de vieux ». Tu comptes venir vivre dans ma maison de vieux avec mon Jean ?

— Tous, ils se sentiront obligés de venir. Ils me féliciteront, même s'ils détestent mes lectures.

— Quand ils mentiront, on le saura.

— Ils mentiront tout le temps, comme nous le faisons avec nos pépés et nos mémés.

— C'est vrai ça, je disais toujours à ma grand-mère qu'elle n'avait pas une ride.

— Moi, j'affirmais à mon grand-père, qui avait bossé cinquante ans dans l'hôtellerie, que sa vie avait été passionnante.

— Il en doutait ?

— Pas le moins du monde.

Mo se voit assez bien dans une chaise roulante. Moi pas du tout. Mais c'est normal au début, c'est une question d'habitude. Si tu t'exerces à y penser, peu à peu la chaise roulante impose son confort pour tes futurs vieux os.

Pour finir, Mo admet que nous devrions créer notre propre asile de vieux, avec nos copains et nos copines.

Nous pourrions ainsi choisir nous-mêmes le personnel. Et mettre des lits dans le jardin. Et faire appel à des techniciens du son professionnels pour les performances poétiques. Et nous pourrions ne pas interdire de fumer. C'est tellement plus détendu, les endroits où les gens fument.

Mo a fini de broder un petit cheval cabré sur la robe neuve. On range le salon avec soin et lenteur ; ça fera partie de notre vie de vieilles, le soin, la lenteur.

Le père de Mo est mort subitement. C'est un vieil artisan qui est mort, un homme du Sud qui avait été de passage, et qui était resté, un type qui ne parlait pas très bien, mais savait réparer les souliers. Puis, plus tard, il a aussi fait des doubles de clés. Ses enfants étaient devenus des étrangers, pensait-il. Mais c'était lui, l'étranger.

Je raconte cela à la place de Mo. J'espère qu'elle ne m'en voudra pas. Son bras pendait, terriblement

raide. Je tendais vers elle mon bras. Je me rendais compte qu'il était très raide aussi. Ma main se posait sur son épaule. La longueur de mon bras nous séparait, tout en nous reliant avec un certain formalisme, comme dans une photo officielle.

Je voyais la houle que Mo contenait de toutes ses forces sous sa peau. Je l'aidais ainsi, empesée dans la pitié. Nos vêtements paraissaient totalement amidonnés. Aucun vent n'aurait pu en faire mouvoir les plis. Quand elle est rentrée après l'enterrement, un chat roux a suivi Mo. Il était maigre et affamé. Après les cinq étages à pied, le chat a bu et mangé, il s'est lavé et s'est endormi sur le canapé, puis il a mangé et bu encore. Pour faire toutes ces choses, il n'a eu aucun horaire, pas plus qu'un lièvre ou un écureuil. Puis il a miaulé devant la porte pour sortir. Mo a remarqué l'étoile blanche qu'il portait sur la poitrine. On aurait dit le blason d'un chevalier.

Mo devient de plus en plus réelle. Si elle a un père mort, c'est donc bien qu'elle est née un jour, quelque part. Je peux tracer une ligne entre le cimetière et son appartement au cinquième. Mieux encore, je peux attacher un fil à la pierre tombale et dérouler la bobine jusqu'à sa porte. Maintenant, Mo tient dans l'écart entre ces deux points. Elle a des photos de son enfance. Elle croit, comme tout le monde, qu'elle est bien la même personne qu'autrefois. Elle n'est pas consciente qu'elle a été au fil de sa vie vêtue de discours qu'elle a confondus avec elle-même, un peu comme ces habits qui adhèrent sans serrer et dont on dit qu'ils sont une seconde

peau. Même autrefois, quand elle nageait et ne parlait à personne, Mo avait l'eau pour vêtement, son discours de renaissance, de ventre et d'origine, sa poésie de poissons. Mais cette robe de sirène est perdue. Comme dans les rêves, la vieille robe couleur d'océan s'est disloquée. Elle n'est plus qu'un haillon au théâtre du souvenir. À moins qu'elle ne se soit transformée, recomposée plus loin en un nouveau, méconnaissable costume. La vie est un salon d'essayage permanent. Nos vieilles nippes abandonnées gisent derrière nous comme des métaphores usées. Devant nous, toutes neuves, voilà les robes qu'on va mettre.